

**Robert Samacher | *Né juif : le prix de la coupure. Lecture freudienne de l'indicible***

**MJW Édition, 2023.**

Le livre de Robert Samacher est un livre dense, profondément éthique, écrit dans un style criant de vérité.

L'auteur y remet sur le métier un certain nombre d'interrogations qui ont jalonné sa vie autour de la question des fondements de l'identité juive, du particularisme juif -à bien distinguer de l'identité factice que l'antisémite impose au juif de l'extérieur. Et puis, il creuse sans relâche la réflexion sur l'origine de la haine antisémite ainsi que sur l'insondable de sa résurgence.

Ces questions existentielles, abyssales, ont pour une part fait l'objet d'importants travaux analytiques, mais ce qui fait l'originalité et la force sensible de ce livre, c'est que l'auteur les aborde à partir de sa propre histoire et de son expérience de la psychanalyse. Dans une écriture dépourvue de narcissisme et d'idéalisation, parfois chargée d'émotion, travaillée par les répétitions et les reprises qui maintiennent un questionnement toujours ouvert, il revient sur son vécu en se positionnant comme sujet clinique, soucieux de trouver quelque chose qui a à voir avec sa propre vérité et qu'il peut partager. Et c'est avec cette visée de transmission qu'il s'efforce de mettre en mots ce que signifie, pour lui, être juif, et plus largement de saisir l'enjeu de l'existence juive en tant que destinée singulière, en s'attachant à cerner ce quelque chose d'insaisissable, d'indicible qui paraît la constituer.

À cet égard, il s'inspire de ce que Freud a pu avancer sur la « substance du peuple juif », ainsi que de ce qu'il a pu confier sur son rapport au judaïsme : son total détachement de la religion de ses pères et en même temps sa fidélité à lui-même et à ses ascendants, sa claire conscience d'une identité intérieure juive à laquelle il était intimement attaché mais qu'il ne pouvait définir en termes clairs, se heurtant au sentiment que quelque chose lui échappait sur le plan affectif et émotionnel.

C'est justement cette pelote de fils de sensations formant un ressenti touchant aux coordonnées d'une jouissance sans mots, que Robert Samacher entend démêler, et c'est avec elle qu'il ouvre sa réflexion en se penchant sur sa sensibilité particulière au yiddish, *mame-loshn* pleine de saveurs des premiers échanges avec sa mère, mais aussi langue assassinée mêlée au *khurbn*, à l'anéantissement : parlé avec sa mère pendant l'absence de son père déporté, et puis abandonné après la guerre et le retour de son père, au profit du français comme langue d'intégration, le Yiddish, pris dans la *lalangue*, est resté pour lui la langue affective en lien direct avec l'inconscient, langue *heimisch* et *heimlich* qu'il n'a jamais pu apprendre comme langue conceptuelle, mais qui ne cesse d'irriguer sa pensée sans qu'il en ait conscience. Aux prises avec l'oubli dont pour lui le Yiddish est frappé, Robert Samacher en explore les causes à partir de sa propre division, et donne à entendre de façon saisissante toute l'importance, dans ce qui fonde un sujet et l'attache de façon singulière à ses racines, des traces de ce qui participe d'un Réel indicible antérieur à toute symbolisation, mais aussi de la coupure d'avec la jouissance liée à la langue de la mère, coupure qui fait nouage entre le corps et la lettre et qui convoque la responsabilité du sujet quant aux signifiants et affects qui sont véhiculés par le discours qui lui préexiste et dont il se revêt. C'est ainsi en suivant le fil de la lettre que l'auteur, né juif en 1940, dans un monde occidental où la haine antisémite menaçait son existence, raconte son cheminement particulier en nous faisant vivre par son récit, d'abord son ressenti d'enfant caché lors de l'Occupation, en proie aux stigmatisations infâmantes dans l'après guerre, et puis les moments structurants de son histoire qui ont orienté des choix de vie

sous tendus par un judaïsme laïque progressivement passé par la référence freudienne.

Il y a dans ce livre tout un travail de symbolisation et de mémoire autour du sentiment d'être juif, et c'est à partir de ce travail de mémoire, mémoire de la perte marquée d'un reste de jouissance, que l'auteur revient de façon tout à fait originale sur ce qui s'est inscrit, pour Freud, comme coupures d'avec la tradition judaïque, sans pour autant omettre l'influence du judaïsme sur cette science non juive qu'est la psychanalyse en tant que science de l'inconscient.

C'est alors qu'il en vient à refaire le chemin que suit Freud, du renoncement à sa *Neurotica* jusqu'à l'affirmation réitérée du meurtre de Moïse, afin de dégager le vif de la question qui parcourt son œuvre : qu'est-ce qu'un père ? À cet égard, l'auteur fait dialoguer entre eux, avec une grande précision, les trois récits de Totem et Tabou, d'Oedipe et de l'Exode, non sans insister sur la portée fondamentalement humanisante, dans le déploiement des générations, du meurtre du « père orang-outang de la horde primitive », ainsi que sur sa fonction clinique de maillon indispensable pour que puisse se réaliser, par incorporation du père mort, la première identification constitutive de la réalité psychique. Suit une exploration très fouillée, à partir des hypothèses freudiennes et des apports de Lacan, des figures bibliques au fondement de la psychanalyse, avec ce qu'elles apportent d'essentiel et d'inédit quant à la mise en place de la Loi symbolique. Il y a d'abord Moïse, passeur des Dix Commandements où s'énonce l'interdit du meurtre et de l'inceste. Moïse unifie le peuple juif en lui donnant une religion qui lui offre un sentiment d'élection par le progrès dans la spiritualité qu'elle lui impose. Et puis il y a Abraham qui fait alliance avec Dieu au prix de la circoncision dont le rituel se substitue au sacrifice meurtrier de l'enfant. Alors si la circoncision est au cœur de la judéophobie en venant concentrer toutes les peurs archaïques de la castration, l'épisode biblique illustre au contraire la fonction fondatrice et structurante de la coupure comme marque d'une castration symbolique, coupure d'avec l'animalité, coupure dans la jouissance qui va de pair avec la reconnaissance d'une perte qui humanise et porte au désir et à la vie.

Avec l'étude de ces figures bibliques, Robert Samacher dessine quelque chose de ce qui particularise le peuple juif comme peuple du passage et de la coupure, ayant pour seule patrie le Livre. Peuple, aussi qui en se maintenant en dehors de tous les courants religieux visant à faire *Un*, a réussi à préserver un manque à avoir et un manque à être suscitant en permanence une ouverture fondamentale aux questionnements existentiels et aux interprétations multiples. Peuple encore, qui par son intransigeance dans sa foi en un Dieu unique, par son respect de la Loi, sa fidélité à ses traditions et son désir de transmettre la religion du Père, impose sa singularité.

Or, cette position d'élection et d'exception a fait des juifs des cibles pour la haine des autres peuples qui n'ont cessé tout à la fois de les envier et de les rejeter comme paria, revers d'une même médaille. Ce point est au cœur de l'autre grande partie de l'ouvrage consacré aux antijudaïsmes et aux antisémitismes ainsi qu'à la spécificité de la haine qui est déployée contre les juifs qui combine l'*invidia* et la haine de l'être, au-delà de l'image. Il y a des pages profondes dans lesquelles l'auteur va chercher les racines de cette haine depuis la Genèse biblique autour des luttes à mort entre frères, où privilège est donné à l'intelligence du cadet plutôt qu'à la force brute de l'aîné. Et puis, ce sont les références historiques qui sont mises au travail dans une recherche minutieuse et fort documentée qui scande les moments de rupture épistémologique de l'Antiquité grecque à nos jours. On retiendra tout particulièrement l'analyse, extrêmement fine, des sources et des manifestations de l'antijudaïsme chrétien qui désigne le peuple juif comme déicide et qui prend naissance avec le refus des juifs du message Paulinien. Déformant le message du prophète Jérémie, Saint Paul impose en effet le rejet de la circoncision de chair pour adopter la circoncision de cœur, et ce faisant il substitue à la loi symbolique nouée à la chair, la loi surmoïque du péché originel du registre de

l'interdit, tandis qu'en lieu et place du lien d'Alliance fondée sur la loi, il promeut la foi, l'amour, la rédemption, la prédestination qui s'accompagnent d'une injonction à croire et d'un prosélytisme intégrateur à visée universelle qui n'est pas sans s'accompagner d'une réédition de l'idolâtrie païenne. On est là au plus loin du repli sur soi électif du monothéisme juif sous tendu par la reconnaissance de l'incomplétude et par la visée messianique qui laisse place au vide. Robert Samacher montre alors comment l'antijudaïsme chrétien a perduré au fil des siècles avant de s'exacerber avec les harangues de Luther qui font du juif un reste inassimilable à éliminer ; et puis surtout, dans des pages très synthétiques, il en vient à cerner ce moment de bascule où, avec l'arrivée, à la fin du XIXe, des idéologies nationalistes et raciales empreintes en Allemagne d'une nostalgie mortifère du monde païen, est apparu l'antisémitisme racial, qui dans son tournant paranoïaque, conduisit à la Shoah.

La mise en lumière des ruptures historiques jusqu'à la Catastrophe laisse alors place à l'exploration des formes et des modalités contemporaines de l'antisémitisme, et à la tentative de se frayer un chemin dans une actualité opaque. Avec les conséquences, au niveau géopolitique, de la création de l'état d'Israël, se pose d'abord la question de la spécificité de l'antisémitisme musulman que l'auteur aborde pour une part à partir des sources coraniques et non sans proposer des pistes de réflexions sur l'interprétation de la Loi dans les trois monothéismes. Est dénoncée ensuite la prégnance de la machine négationniste qui fait partie intégrante de l'idéologie nazie, machine qui neutralise le signifiant dans ses effets de vérité et détruit tout ce qui fait altérité en allant chercher dans le réel de la trace un reste à cerner pour l'expulser et se l'approprier. De fait, l'antisémite dans son désir totalitaire, est persécuté par l'insaisissable de l'être juif, et n'a de cesse que de chercher à le déshumaniser par sa défiguration, sa réduction à une juxtaposition de traits, et par la traque de sa petite différence, comme en témoigne ce poncif de la littérature antisémite autour du nez comme métaphore et métonymie du juif. L'auteur rappelle ici combien l'humour juif a su se saisir de ce regard stigmatisant pour le retourner contre l'adversaire, mais non sans pointer la complexité des mouvements identificatoires et psychiques à l'œuvre dans cette confrontation mortifère qui nécessite de prendre en compte ce qui se passe pour chaque sujet, car il n'y a pas à réifier la question juive en la cantonnant au seul regard de l'Autre antisémite, comme Sartre a pu le faire. Enfin, l'auteur clôt son questionnement sur notre contemporanéité en se penchant sur la prolifération des rumeurs, fake news et délires complotistes qui se nourrissent de préjugés, de convictions et de haine, et qui manipulent l'opinion en conduisant à la désignation d'un bouc émissaire. Dans leur mécanisme de négation de la négation, qui pervertit la logique de la preuve, ces phénomènes de foule construisent une néo-réalité qui tente de recouvrir ce vide structurel intolérable au cœur du sujet.

Quand le Père symbolique n'est pas reconnu, c'est le Père de la horde sans foi ni loi qui fait son retour. Aussi, face à ce qui peut se déployer de haine et de barbarie dans l'Histoire, l'ouvrage débouche sur un appel à la responsabilité du sujet seule à même de faire barrière à l'attraction de la Chose et à l'anéantissement de l'autre. Fondamentalement distincte de la culpabilité qui s'impose surmoïquement du lieu de l'Autre et met en jeu une jouissance masochiste et une injonction à se conformer, la responsabilité de sujet relève de l'éthique. Elle convoque le consentement à se laisser porter par le signifiant qui oriente son existence, la capacité de ne pas céder sur son désir, la reconnaissance que l'Homme est fondamentalement seul. L'Histoire a montré à quel point certains individus peuvent être aliénés dans une obéissance aveugle à un chef idéalisé en renonçant à toute pensée et responsabilité personnelles. Si Robert Samacher pose la question de cette responsabilité en fonction de la structure : névrose, psychose ou perversion, il rappelle surtout combien chaque un, mis au pied du mur, est amené à trancher. C'est le moment où l'individu se révèle dans sa vérité

de sujet. Il peut suivre la voie immédiate de la facilité par lâcheté ou par peur. Mais il peut aussi faire un choix qui lui paraît plus juste, non pas moral mais éthique, comme le fit le colonel Picquart qui malgré ses préjugés, alla, au nom de la vérité, jusqu'au bout de son désir.

Cette responsabilité du sujet sur laquelle Robert Samacher conclut, c'est bien aussi celle qui irrigue fondamentalement l'engagement qui l'anime dans la recherche qu'il a poursuivie sa vie durant, à parcourir encore et toujours ce par quoi il a été traversé, à fixer les événements qui font témoignage, à donner une forme signifiante à l'indicible. Ce qui est remarquable, c'est que sans perdre l'espoir que les humains sauront un jour tirer les enseignements de l'Histoire, il fait entendre avec force qu'il n'y a pas d'humanité vivable sans coupure dans la jouissance, et accomplit un travail de mémoire sans connotation mélancolique, soutenu par une éthique résolument tournée vers une dynamique de vie et mue par l'acceptation de ce que de l'Autre, aucune réponse ne peut venir.

Citant Pascal, « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », Robert Samacher écrit : « Nous n'obtenons jamais de réponse face à ce silence » De même, il n'y a pas de réponse au pourquoi des camps d'extermination massive et à leurs conséquences, il n'y a pas non plus de réponse à l'arbitraire de nombre d'actions criminelles commises par certains, ni à leur extrême cruauté... Comme l'a souligné J. Lacan, le grand secret de la psychanalyse c'est qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre... Je ne peux trouver une réponse qu'en moi-même... face à moi-même, ma solitude m'appartient... Je considère que cette réponse est apaisante, l'assumer me permet aussi d'accepter inéluctabilité de ma mort, pour qu'au-delà de moi, tout en m'échappant, la vie puisse continuer ».

Virginie Chardenet